

Le Galepin

- BLEU -

n°27 - 1^{er} février 2020



Louis Wain (1860-1939)

n°27 – La dissociation

Sommaire

MICHEL LALET	
CÔME DE TOUS LES SAINTS	3
RÉMI LEHALLIER	
AIDE-MOI	9
LÉO DEMOZAY	
2184 SONNETS, DONT UN DE BAUDELAIRE	13
DANIÈLE PERRAULT	
CRÉMIER EN MA BANLIEUE	15
NADINE FOUCHET	
LES ARCHIVES DU CŒUR	17
THÉO DUCLOS	
LE JOYAU ET SON PORTEUR	22

CÔME DE TOUS LES SAINTS

Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule.*

TU ES DANS LA MAISON.

Il voulait que ta mémoire revienne. C'est pour cela qu'il t'a conduite jusqu'ici.

Des lambeaux... Des fragments. Sensations kaléidoscopiques.

Petites notes salées, craquantes derrière tes yeux.

Minuscules éclats de verre.

Bruit sourd dans l'escalier.

Tu te nommes Côme. C'est joli. Un prénom qui convient aussi bien aux filles qu'aux garçons.

Et quand tu parles enfin, tu dis :

– C'est le 2 Septembre, il y a un petit frisquet dans l'air.

Puis, plus fort :

– J'veux pas aller à l'école !

Arrachage de la feuille de l'éphéméride. Sainte Ingrid de Skänninge ? Elle a cavale dans toute l'Europe pour quémander le droit de s'enfermer dans un couvent ! Quelle idée ! Sur la même page de ce 2 septembre se bousculent d'autres postulants : Saint Néon, Sainte Théonille... Ça existe un nom pareil ? Sainte Richilde, Saint Sidoine... Pourraient pas causer comme tout le monde ? Dans la liste, tu vois aussi Sainte Asceline, moniale à Boulancourt en 1195. Coup de chance, depuis que je sais marcher je connais Boulancourt. C'est à deux pas d'Augerville-la-Rivière, là où l'on conserve le cœur de Jacques Cœur, enchâssé en rouge, dans la porte de l'église. Plus loin, Sainte Rose et toutes les Rosy, Rosie, Rosita, Rozen, Rose-Marie, Rose-Jeanne, Rose-Andrée... bon, ça va ! Tu reprends tout le calendrier depuis le début et tu rajoutes Rose devant. Pas très malin !

Ah, Églantine aussi ! C'est marrant ça, le jour de Rose est aussi celui d'Églantine. La fleur du jardinier unie à celle des lisières des forêts. La domestique et la sauvage, ensemble, dans le calendrier de tous les saints !

Je froisse la boulette de papier pelure.

– J'veux pas aller à l'école !

Les mûres sont gonflées de jus noir. Nous en avons ramassé de pleins paniers. Ce sera jour sucré, projections brûlantes qui piquent les bras et les jambes. Je t'avais dit de mettre un

tablier! Jour de léchouilles de doigts enconfiturés, jour de paraffine, de papiers transparents mouillés à l'éponge Spontex, pose des petits élastiques verts, bleus, rouges, jaunes. Chance si personne ne se brûle vraiment. Nous tartinerons de la mûre durant six mois.

- Pourquoi c'est toujours moi qui va à l'école?
- On ne dit pas qui va! C'est même pour cela qu'on va à l'école!
- T'as dit "qu'on va!"
- "Qu'on va" n'est pas "qui va"!

Les nattes serrées et leurs attaches de caoutchouc des matins d'école se rapprochent dangereusement. Déjà la rosée glacée mouille les chaussures. Odeur de cirage.

Autant de saints que de jours de l'année avec liste d'attente pour apparaître au premier rang! C'est à désespérer de pouvoir exister! Ça doit être pour cela qu'on exige de l'humilité chez les catholiques: pour forger chez les saints en herbe l'aptitude à attendre qu'une place se libère sur le calendrier...

- À l'école, je vais retrouver Théochenille, Richilde, Bouldurole, Brunehilde et Castafiore d'Aquitaine...
- Fais l'idiot! Alors, tu es contente de retourner à l'école?
- Et comment! J'adore la confiture de mûres...

Et puis, 8 septembre.

Je ne suis pas assise à côté de Bouldurole ni de Castafiore d'Aquitaine, ni de Théochenille et pas davantage de Pétronille-tu-sens-la-menthe mais d'un grand crétin qui s'appelle Jean-René!

Mauvaise pioche: Jean-René pue la pisse! Ça va être trop facile d'en faire une tête de Turc.

Potager de septembre: gratter, sarcler, biner, essarter, patouiller dans la terre. Semis de carottes.

- J'aime pas tellement les carottes!
- Semis de navets...
- Beurk!
- D'épinards, de poireaux...
- Bof!

Déjà qu'on va être obligé de bouffer du potiron pendant des semaines et que ça n'en finira jamais vu la taille des bestiaux et le nombre qu'ils ont fait pousser dans le jardin! Dans pas longtemps on va voir débouler les poireaux-carottes-navets-pommes-de-terre! Jusqu'au printemps! Pourquoi s'acharnent-ils à planter ces trucs-là? Pitié!

Septembre: lutte contre les taupes, bouture des géraniums, même chose avec les fuchsias. Ça m'énerve rien que de le voir écrit ce mot-là! C'est comme dyslexique! Comment veux-tu que les mômes qui voient un mot pareil puissent imaginer qu'ils en guériraient un jour?

Nettoyer les rosiers...

- J'aime pas! Ça pique!

- Mais c'est beau, non ?
- Bof!

Bientôt les pommes. On ne cueille pas : on ramasse. Doigts gourds, froid, mouillé de l'herbe glacée. Mise en sacs. Elles sont petites, vertes, serrées, rêches, peau épaisse, farineuses et faiseuses de chiasse ! De la pomme-culotte ! Faites pour le cidre. Pour le mauvais cidre même ! Bientôt passera le pressoir et chaque maison y apportera sa récolte. D'un côté, coulera un jus clair qui sera mis en bouteille, toute une cérémonie des hommes qui rient fort et boivent sec. De l'autre, restera la pulpe, boue orangée odorante qui virera au brun, posée en tas, là où s'est arrêtée la machine. On ramasse cette boue que l'on donne à manger aux vaches durant l'hiver. Résultat, le lait va puer la pomme pourrie jusqu'à la Saint-Casimir !

Pas besoin de faire la tête de Turc à Pue-la-Pisse : il est tombé du tracteur de son père qui était bourré comme un coing ! Et le tracteur l'a écrasé. Paraît que son crâne a éclaté comme un melon trop mûr. Beurk ! En vrai, je n'ai jamais su si on devait dire "bourré comme un coing" ou bien "bourré comme un coin ?" Un coin de quoi ? Un coin de mur ? Ou peut être même "un coin de mur à mûres ?" Et des coings... t'en as vu des bourrés, toi ? Mais si tu leur demandes, aux hommes bourrés comme des coings, ils te répondent pas. Tout juste s'ils ne te donnent pas des coups de pieds, comme aux chiens.

On vit des temps préhistoriques : faut lutter pour survivre !

Déjà le 14 septembre.

C'est nul ! On recommence nos ancêtres les Gaulois. La Seine qui se lève à l'Est, passe au Sud, ne se couche jamais au Nord ou alors c'est le soleil, on s'en fout. Mais à chaque fois c'est la même histoire ! Et la polésie de Marceline Desbordes-Valmore elle aussi, c'est la même que l'année passée. Et pareil pour le dessin de la feuille d'arbre jaunée, parce que bientôt ce sera l'automne.

- Aujourd'hui les enfants, la monographie du lapin...

Je t'en ficherais de la monographie du lapin ! T'as qu'à voir comment le vieux Isidore leur arrache l'œil pour les tuer. Tu savais que les lapins attrapent des cordes vocales quand on leur arrache l'œil ? Suffit de les entendre gueuler et tu comprends qu'ils en ont !

Donc à l'école, on fait la même chose que l'année dernière. Ça fait deux groupes bien identifiés : ceux qui ne comprennent toujours rien et ceux qui s'ennuient.

Il y a eu l'enterrement de Pue-la-Pisse. Son vieux était tellement bourré qu'il est tombé au beau milieu de l'église, en beuglant comme un veau. Il chialait et s'arrachait les cheveux à pleines mains. Il a fallu quatre gaillards pour le sortir de là. Au début c'est presque marrant. Après, ça fait de la peine pour Pue-la-Pisse, tout raide dans la boîte couverte de fleurs, qui attendait au garde-à-vous que son paternel arrête de faire l'imbécile malheureux !

Il faut trente ans de pratique pour apprécier Marceline Desbordes-Valmore. Je le conseille à toutes celles et à tous ceux qui ont l'âge. Mais là... nous, dans cette classe ? Pourquoi ? Comment comprendre ce qui leur passe par la tête ?

À la maison, un livre de Jacques Prévert dit: "À chaque kilomètre, chaque année, des vieillards au front borné indiquent aux enfants la route d'un geste de ciment armé." Mais pendant ce temps à l'école c'est Émile Verhaeren, Louise de Vilmorin (celles des graines de petits pois?), Marguerite machin, Victor Hugo... mais pas des trucs marrants: les pleurnicheries de quand sa fille tombe à l'eau ou de sa petite-fille qui vole la confiture et que c'est un peu mal!

Le saint du jour c'est La Croix! T'imagines! Il y en a qui ne sont pas vernis question prénom! C'est ce qui a dû arriver à Monsieur Javel, né un 14 septembre. Ses parents ne savaient pas quoi inventer, alors ils l'ont prénommé La Croix!

C'est l'imagination au lavoir!

Et d'un coup, le 20 septembre... ça file!

Depuis huit jours, Castafiore d'Aquitaine lâche des baisers les yeux fermés à tous ceux qui passent!

Pustule Rouquemoute veut me faire la même chose en mettant la langue. Ça va pas, non!

Polycarpe d'Escartemolle montre sa zigounette aux garçons. Ils disent qu'elle n'en a pas! Arf!

Bon et puis quoi? Routine?

On se dirige doucement vers les vendanges. Des tas de familles de pauvres débarquent. C'est plein de gosses qui se tassent sur les bancs de l'école. T'as du bol que les bancs ne sont effectivement pas des chaises sinon il n'y en aurait pas assez. Il faudrait qu'ils s'assoient par terre. Ou bien sur nos genoux? Ah, non! Quand même pas! En tous cas on est bien tassés.

Dans toutes les maisons ça pue la Marie-Rose, à cause des poux. Les mères disent que c'est à cause des enfants de pauvres. C'est pas sûr mais on ne nous demande pas notre avis. Ils disent que c'est la promiscuité... Pour dire des saloperies, ils nous font le coup des mots que les moins de dix ans ne sont pas sensés comprendre. C'est la "promise cuitée" a rigolé mon père, qui en disant cela est au maximum de son potentiel.

Quand ils commenceront à récolter les raisins, l'école sera complètement désertée. J'aime bien quand il n'y a presque plus personne.

L'automne arrive à grandes enjambées et ça se met à ressembler aux poèmes de Maurice Carême dont jusque-là je n'avais pas mesuré l'utilité. Naturellement, c'est pas les prévisions météo Maurice Carême, mais ça permet de regarder le temps pourri en trouvant ça quand même un peu joli.

Routine encore...

L'institut a cogné avec sa règle sur la tête de Paloin Létard. Bilan, cinq points de suture et le poing du père de Paloin Létard dans la gueule de l'institut: huit jours d'absence du bonhomme, huit jours de cavalcade en forêt pour moi. Il y a des champignons. Des gros bolets pieds-rouges, meilleurs que les cèpes de Bordeaux. J'en rapporte des paniers entiers.

– Non, non, non! On va pas manger ça! Faut qu'on les montre au pharmacien!

– Mais il va te dire qu'ils sont pas bons pour pouvoir te les piquer!

- T'as pas honte de dire des choses pareilles ?
- Les pieds-rouges, c'est les meilleurs champignons du monde !
- Tu vois, quand je les coupe, ils deviennent bleus !
- Et alors ? C'est rien, bleu ! Ça prouve pas...
- On dira à ton père de les porter chez le pharmacien !

Je connais la suite mais il ne faut pas le dire : il va les vendre pour s'acheter du pinard et boire avec ses copains. La cueillette de champignons, pour finir, ça favorise la picole champêtre...

Routine.

Pas mieux...

26 septembre.

Côme est un joli prénom épïcène. La fille qui le porte est allongée sous un lit.

- Dévaler cinquante ans à toute berzingue, tu veux voir ? t'avait-il demandé.

Tu t'es glissée là où le monstre dort, tassée dans l'angle du mur, où les moutons viennent se ranger dans leur étable à poussière et tu as laissé remonter les sons venus des entrailles de la maison.

- Laisse remonter les fils à la surface, avait-il soufflé avant de s'éloigner.

Ce n'est pas la même maison. Tu le sais. Mais depuis l'abri sombre du lit, elle peut le redevenir à chaque seconde qui passe.

Des coups de bélier dans une tuyauterie à l'étage inférieur te rappellent le cœur du monstre quand il cognait. Une persienne qui bringuebale dans le valet qui la plaque au mur grince des dents. La glycine tapote sur les vitres avec des griffes acérées qui savent couper le cou. Alice était courageuse et tu l'étais tout autant quand tu tombais à la renverse, très lentement, dans le puits puant de la gueule de l'animal. Du fond de la cachette, tu as réveillé la vieille comtoise qui dormait depuis toujours et tu perçois le cliquetis des engrenages, de plus en plus lents, qui dilatent le temps et te donnent à croire que ton cœur peut lui aussi battre avec cette langueur moite avant de s'arrêter. Il y a sous le lit une touffeur dérangeante, une pénible odeur d'araignée. Tu ne savais pas que les araignées sentaient des pattes. Maintenant, tu le découvres. Pour t'en convaincre elles ôtent leurs chaussettes et te les lancent au visage. Bientôt tu es couverte de chaussettes puantes d'araignées.

Tu sais par cœur que le saint du jour c'est Côme, suivi par Cosima, et Cosimo. Il n'y a pas Cosette ? Elle n'est pas dans le calendrier la petite Cosette de monsieur Hugo ? Pourquoi ? Et sur la même feuille, le même 26 septembre, tous les Charles de la terre : Carl, Carle, Carline, Carlo, Carlos, Carol et Carole et aussi Charlie, Charline, Charlize – tiens, ils ont oublié Charlotte, qui a sa date à elle toute seule le 17 juillet ! – et suit la litanie des Karl et les Karol, Karoli, Karolo... combien j'ai de saints dans mon sabot ? Côme avait un frère jumeau. Côme le médecin, Damien le pharmacien. Ils soignaient les pauvres, les fous, les pessimistes, les mélancoliques. Le fou le plus incurable parmi ceux qu'ils avaient soignés était à coup sûr le gouverneur romain Lysias qui les fit torturer et décapiter. C'était sous le règne de l'empereur Dioclétien. Ça fait loin...

Tu te souviens que selon Jules Renard il n'y a que deux sortes de peureux, ceux qui regardent sous leur lit avant de se coucher et ceux qui n'osent même pas le faire! Toi, tu préférerais ne pas regarder. Tu n'avais pas peur du monstre. Toute la force de ton esprit était consacrée à ce qu'une telle pensée ne l'atteigne jamais. Tu disais: si je ne l'imagine pas, il n'existera pas! Mais maintenant, tu entends nettement le bruit lourd qui se pose sur les marches de l'escalier. Poouuummm! Poouuummm! Tu sais qu'au neuvième pas, la marche grincera quand il posera sa patte sur elle puis fera entendre un claquement sec quand son poids la quittera pour se hisser sur la marche supérieure.

Ce n'est pas la même maison et tu ne crois pas qu'il pourrait te faire du mal après tant d'années mais maintenant que tu as entendu le claquement du bois, tu hurles à plein gosier.

Aux coins des lits il y a des *nixes nicettes aux cheveux verts et naines* * qui t'ont appris à nager dans tes rêves et des oreillers emplis de clous et de verre brisé.

Peut-être vas-tu sortir du lit de ce fleuve.

Ou peut-être vas-tu sortir de dessous le lit de poussière.

Mais peut-être pas.



* *Automne malade – Alcools – Guillaume Apollinaire – 1913.*

AIDE-MOI

« LA PREMIÈRE SCÈNE DONT JE ME SOUVIENNE ? Vous voulez dire avec lui ?... Quel âge j'ai ? Près de cinq ans sans doute. La famille est venue de Normandie. C'est en été. Un beau dimanche de juillet parce que, dans le champ de l'autre côté de la route, les gens mettent en gerbes. On est nombreux autour de la table, des gens que je ne connais pas mais que j'appelle tontons, tatas, cousins, cousines. Il y en a qui chantent pendant que mes sœurs servent le café. Et d'un seul coup il m'attrape sous les épaules et, du même élan, m'installe sur les siennes. Il a une voix forte. Pas celle quand des fois il gronde – c'est rare –, je devrais plutôt dire une voix puissante. Il ne crie pas mais comme il a une voix de basse il se fait entendre. Il dit qu'il a honte de chanter aussi faux, qu'il ne va pas infliger ça à sa famille mais que le petit – c'est moi – va chanter une chanson. Je ne m'attendais pas à ça, ça me fait très plaisir. Je me courbe vers lui, je demande *Étoile des neiges* ? Non, non, il dit, Chante la chanson du loin... C'est un truc entre nous parce que – je n'étais pas encore né – mes parents et mes sœurs vivaient au loin. Je n'arrive pas à prononcer le nom, alors je dis Au loin. J'appelle maman, Tu chantes avec moi ? et j'y vais. *"Doudou à moïn li ka pati Héla héla c'est pou toujou..."* Ils m'ont expliqué une fois ce que ça voulait dire mais je n'ai pas bien compris. Sauf que lui c'était *"Missié li Capitaine"*... Ma mère et mes sœurs m'accompagnent. À la fin elles pleurent toutes... Ah oui ! Si vous me poussez, vous n'avez pas fini. Parce qu'après ce premier souvenir, j'en ai engrangé plein d'autres, des belles mémoires de l'enfance et d'un peu plus grand... Jusqu'à ce mois de mai. Le 24, c'est ça ? Je sais plus bien parce que, dans ces cas-là, ça change à minuit. Des fois je préfère dire le 25, je trouve que ça sonne mieux... Je ne sais pas si ça change grand-chose. Si ! Peut-être que ma mère aurait touché un jour de plus de retraite... Au bout du compte quelques francs. Pas la peine de s'enquiquiner avec ça, vous croyez pas ? »

« Votre père est mort le 24. L'acte de décès est du 24 mai à 23h05. Donc le 24 mai. »

« Vous savez, il est mort bien avant ça. Il est mort quand il a arrêté de faire son jardin. À cause de moi... Quand j'étais tout petit j'attendais le dimanche avec impatience, c'était le jour du jardin. Il se levait bien avant nous. Vers cinq heures l'hiver, dès trois heures en été. Ma chambre était juste au-dessus de la cuisine. C'était souvent de l'entendre tousser qui me réveillait. Je l'ai toujours entendu tousser. Le tabac. Comme je l'ai toujours connu vieux, il avait cinquante ans à ma naissance. Je descendais sans faire de bruit. Je poussais la porte de la salle, celle de la cuisine restait entrebâillée. Je le regardais se raser. J'aimais bien tous ses gestes. Faire aller d'un côté et de l'autre la lame du rasoir sur le cuir à aiguiser ; faire mousser la neige blanche dans le plat à barbe ; se tamponner le bas du visage avec le blaireau et finir par ressembler au Père Noël. Et alors prendre le coupe-chou, queue relevée, entre ses trois doigts et y aller de petits raclements précis et décidés. Malgré moi je frissonnais, et s'il allait dérapé ? si le rasoir allait appuyer trop fort ? si... Mais ça n'est jamais arrivé. Il s'appliquait trop pour dérapé... C'est drôle, cette réflexion : il s'appliquait trop pour dérapé. Je trouve que c'est tout à fait lui. Il s'appliquait, il ne dérapait pas... Sauf... »

Un long silence.

«Sauf?»

Le jeune homme fronce les sourcils. Il a l'air furieux. Son œil se fait noir. Les plis de ses lèvres se tirent vers le bas. Il se met à respirer profondément, presque à haleter. Il agite les mains, il serre très fort les doigts comme pour s'interdire de... Il tourne la tête dans tous les sens, avec des haussements d'épaules, la droite puis la gauche, jamais les deux en même temps. Puis il balance lentement son buste en avant. Quand il fait cela, il ferme les yeux. Un long gémissement lui échappe, à moins que ce ne soit un effort pour reprendre sa respiration. Brusquement il se fige et me fixe du regard. Comme s'il se demandait ce qu'il fait là, comme s'il avait oublié qui je suis. Il contemple ma blouse blanche avec étonnement.

«Vous l'aimiez beaucoup, votre papa!...»

Il sourit. «Mais je l'aime toujours! J'espère qu'il va venir me voir aujourd'hui parce que, si on est dimanche, il va prendre son vélo et il va venir me voir. Au jardin, on y allait toujours à vélo. Il m'installait dans la carriole, sur des sacs à patates, à côté de la bêche et des outils. Maintenant que je suis grand, bien sûr, je le suis sur mon vélo. Même, plutôt, je roule devant lui. Je connais le chemin par cœur. On passe par la gare et on continue sur le boulevard. À cette heure-là il n'y a personne. Il a une jambe qui lui fait mal, quelque chose dans les articulations, c'est normal, il est un petit peu vieux...» Il me dévisage. «Il est plus vieux que vous. Vous avez un jardin?»

«Oh non, pas comme votre père, moi, c'est un tout petit. Ma femme y fait pousser des fleurs...»

«Ma mère aussi elle aimait beaucoup les fleurs.»

«Pourquoi dites-vous elle *aimait*? Elle est toujours là, votre maman. Elle vient vous voir tous les dimanches après-midi. Vous savez bien, elle vous apporte toujours une part de gâteau. Vous aimez ça, les gâteaux! Vous vous régalez...»

«Pas ça! J'aime pas ça!»

Il fait sa tête butée. Je le vois bien se régaler pourtant en mangeant sa part de brioche ou de quatre-quarts. Pourquoi réagit-il comme ça? Sa mère le gâte autant qu'elle peut. Sa sœur aînée est venue le voir deux ou trois fois. Elle n'habite pas très loin, elle m'a dit qu'elle avait un enfant. Elle m'a demandé, pour son frère, si nous allions le garder encore longtemps. Elle m'a dit que c'est après la mort de leur père qu'il a commencé à changer de comportement. Le diagnostic que nous avons posé avec l'équipe médicale est la schizophrénie hébéphrénique. Il vit de plus en plus en retrait du groupe, malgré les neuroleptiques. Il est parfois sujet à des hallucinations, elles tournent toutes autour de son père, décédé il y a trois ans alors qu'il avait, lui, dix-sept ans. Certains jours, comme aujourd'hui, la parole est plus aisée, il a un bon vocabulaire et il sait faire des phrases qui se tiennent. Il livre des souvenirs, il ne se projette jamais dans l'avenir.

«Vous savez, c'est à cause de moi qu'il est mort... Je veux dire mon père. Maman m'a dit de ne jamais parler de ça. Que si j'en parlais, je pourrais aller en prison. C'est vrai que vous pourriez m'envoyer en prison, Monsieur Delahaye?»

«Envoyer des gens en prison, ce n'est pas mon métier. C'est un métier que je ne sais pas faire. Moi, mon métier, c'est de vous aider à aller mieux.»

«Déjà, il y a eu l'histoire du jardin, quand je n'ai plus voulu aller avec lui au jardin. Je préférerais rester à la maison pour faire de la peinture. Je vous ai déjà montré ce que je faisais en peinture?»

« Non, jamais. Et même, quand je vous ai proposé de participer à l'atelier ici, avec Monsieur Bréval, vous n'avez pas voulu. »

« Je n'aime pas ses couleurs, à Monsieur Bréval. On s'en met plein les mains avec son fusain. C'est sale. Moi, ce que j'aime, c'est la peinture propre, avec un pinceau... J'ai déjà essayé le fusain mais on s'en met partout. Papa, il aime pas quand j'ai les mains sales. Au jardin, jamais il me fait fouiller dans la terre. Et si jamais je m'en mets un peu sur les mains, je les lave tout de suite dans le seau. Sinon, la saleté, elle va sur les légumes et c'est pas bien. Qu'est-ce qu'elle va dire, maman, si je rapporte des légumes sales ? »

« Ce n'est pas grave. De toute façon, il faut bien les laver... »

« Je les lave toujours bien, mes mains. Tiens, vous voyez ? – Il me tend ses poignets – Elles sont toutes propres... Ce jour-là que vous avez dit, elles étaient toutes propres, mes mains... »

« De quel jour parlez-vous ? »

« Ben... que papa est mort. Là, le 24 ou le 25... »

Il regarde tout autour de lui, dans la pièce où nous sommes seuls. Il se lève et va secouer le rideau de la fenêtre pour s'assurer que personne n'est caché derrière. Il revient s'asseoir. Il se relève et approche sa chaise de moi.

« Je voudrais pas que quelqu'un entende... »

Il baisse la voix, il chuchote à présent.

« J'étais seul avec lui dans la salle. Il dormait dans le fauteuil de cuir marron. Il avait trop de mal à marcher, c'est même moi qui le portais jusqu'aux cabinets. Moi j'étais assis à la table et je dessinais. Je me rappelle: je dessinais son vélo, avec la carriole. Pour me souvenir de comment c'était quand j'allais avec lui au jardin. Et à un moment il a soupiré, Aaaaaaah ! il a fait, comme je le fais. Je me suis retourné vers lui. Il avait les yeux ouverts. J'ai compris qu'il voulait me dire quelque chose. Alors j'ai mis ma chaise contre son fauteuil et j'ai collé l'oreille contre sa bouche... »

Les larmes lui sont venues, doucement. Il les essuie de la paume de la main.

« J'ai bien entendu ce qu'il me disait. Il me disait Aide-moi ! Aide-moi, comme je vous le dis maintenant. Aide-moi ! Je savais qu'il avait une maladie grave, une maladie qui se soigne pas, maman m'avait expliqué. Je lui ai demandé Tu veux te lever, c'est ça ? Il a fermé les yeux, j'ai compris que ça voulait dire non. Ses lèvres ont bougé, Aide-moi ! Alors j'ai compris... J'étais petit encore mais j'ai bien compris ce qu'il voulait... Les mots, on n'en a pas toujours besoin... »

Ses yeux s'obscurcissent, deux grosses rides verticales lui barrent le front. Le débit de sa voix se fait un peu plus saccadé. Il jette un coup d'œil circulaire.

« J'ai bien compris... J'ai pensé que... si je faisais ça... – il secoue la tête – Et je l'ai fait. C'était pour qu'il n'ait plus mal... J'aime pas quand il a mal... je l'aime tellement... Alors je l'ai pris... l'oreiller... je l'ai mis comme ça devant... devant son visage... et j'ai appuyé très fort du plus fort que je pouvais j'en avais mal aux bras tellement j'appuyais... jusqu'à ce que sa main elle retombe... »

Il pleure maintenant sans se retenir.

« Là ! Calmez-vous ! » et je prends ses mains dans les miennes. Je lui touche l'épaule. J'attends que les larmes s'épuisent tout en lui parlant.

« Ce n'est pas vous, Jean-Pierre, ce n'est pas vous... Votre papa est mort d'un cancer du poumon. Vous n'y êtes pour rien dans la mort de votre papa... »

Brusquement il relève la tête. Il a un beau sourire à travers les pleurs.
« Alors c'est vrai ? C'est vrai ?... Il va venir me voir après-midi ?... »



2184 SONNETS, DONT UN DE BAUDELAIRE

Mes connaissances mathématiques ayant eu peu à s'exercer, je ne suis pas du tout sûr de mon calcul: $14 \times 13 \times 12$. Ce sont bien sûr les «*Mille milliards de poèmes*» de Queneau qui m'ont inspiré cette dissociation.

Le principe est simple. Vous choisissez un 1^{er} vers parmi les trois proposés, puis un 2^{ème} vers parmi les trois proposés et ainsi de suite jusqu'au 14^{ème} vers puisque les sonnets n'en comportent que quatorze.

Puis recommencez en modifiant vos choix à chaque vers...

Le texte original de Baudelaire, «*A une passante*» se lit en ne retenant que les 1^{er} vers à chaque choix.

Ceci encore: le dernier vers est trop beau, il s'impose.

L.D.

1. LA RUE ASSOURDISSANTE AUTOUR DE MOI HURLAIT
La vie plus d'une fois a semé ses regrets
L'automne est venu tôt, avec ses petits frais
2. LONGUE, MINCE, EN GRAND DEUIL, DOULEUR MAJESTUEUSE,
Incendie fugitif, lave torrentueuse,
Quand l'âme se replie avant d'être oublieuse
3. UNE FEMME PASSA, D'UNE MAIN EASTUEUSE,
Beauté incandescente et aube lumineuse,
Une femme surgit, divinement radieuse,
4. SOULEVANT, BALANÇANT LE FESTON ET L'OURLET;
Giflant la sombre nuit aux bien troubles attraits.
Un éclat de soleil. Autour tout grisonnait.
5. AGILE ET NOBLE, AVEC SA JAMBE DE STATUE.
Passa la femme longue illuminant la rue.
Et moi, perdu au fond d'une voie sans issue,
6. MOI, JE BUVAIS, CRISPÉ COMME UN EXTRAVAGANT.
Verre en main, je veillais à bien tuer le temps.
Je noyais mon ennui dans des alcools brûlants.

7. DANS SON CEIL, CIEL LIVIDE OÙ GERME L'OURAGAN,
Je captai son regard d'un bleu vif fulgurant
Soudain elle passa comme passe un printemps.
8. LA DOUCEUR QUI FASCINE ET LE PLAISIR QUI TUE.
Il me perça le cœur de sa lumière crue.
Elle m'arracha l'âme. Ô douleur inconnue!
9. UN ÉCLAIR... PUIS LA NUIT! – FUGITIVE BEAUTÉ
Je saignais. Au tréfonds elle m'avait blessé
Une suave plaie sur mon cœur fatigué
10. DONT LE REGARD M'À FAIT SOUDAINEMENT RENAÎTRE
Déchiré, trépané, ressuscité peut-être
Ses yeux m'avaient creusé, mortellement peut-être
11. NE TE VERRAI-JE PLUS QUE DANS L'ÉTERNITÉ?
Jamais plus qu'en ses yeux je n'avais vu briller
Comment vivre sans elle, au loin de sa beauté?
12. AILLEURS, BIEN LOIN D'ICI! TROP TARD! JAMAIS, PEUT-ÊTRE!
Et quelque chose en moi ne demande qu'à naître
Je l'attends, je la cherche mais vaine est ma quête
13. CAR J'IGNORE OÙ TU FUIS, TU NE SAIS OÙ JE VAIS,
Ô ma belle inconnue, ô mon plus beau regret,
Je garde ton regard en mon cœur à jamais
14. Ô TOI QUE J'EUSSE AIMÉE, Ô TOI QUI LE SAVAIS!



CRÉMIER EN MA BANLIEUE

JE NE SAIS PAS POURQUOI, CE SOIR, MON ESPRIT VAGABONDE dans la banlieue parisienne paisible des années 50 de mon enfance. Banlieue, terme aujourd'hui stigmatisé. L'association d'idées conduit souvent à l'erreur. Banlieue, un mot qui me porte moi à sourire car je l'avais traduit dans ma première lettre à ma correspondante allemande en 1954 par *Bannmeile*, littéralement lieu de bannissement. À dire vrai, à Bois-Colombes (aujourd'hui Hauts-de-Seine), nous n'en étions pas si loin puisque les bannis d'autrefois devaient se confiner à Argenteuil, au-delà de la boucle de la Seine, à une lieue de Paris. Je m'étais ainsi associée par avance sans le savoir aux voyous du passé et de l'avenir, une poignée de délinquants qui nuisait et nuit encore à la réputation de ces lieux et de leurs résidents.

Mais bon, me voilà en courses pour ma famille, marchés, boulanger, marchand de vins, crémier. Notre crémier, un Normand au visage rond et rosé, qui parlait de la pluie et du beau temps avec ses clients. Un B.O.F., disait-on alors, beurre, œufs, fromages, terme péjoratif qui désignait à l'origine ceux qui s'étaient enrichis avec le marché noir pendant la Seconde Guerre mondiale et plus tard et plus largement les nouveaux riches. Roger Hanin en est l'exemple parfait dans son rôle dans *Au bon beurre*, film d'Édouard Molinaro d'après le roman de Jean Dutourd. Mais notre crémier à nous n'avait ni la verve ni la gestuelle méditerranéennes d'un Roger Hanin, c'était un homme plutôt discret à la tête d'une famille tout aussi discrète.

Beauf', vous avez dit beauf' ? Je ne sais pas s'il était beauf', tout ce que je sais, c'est que ce qualificatif n'avait pas encore cours dans ces années 50. Le beauf', c'est le regretté Cabu qui l'a dessiné et baptisé dans le *Charlie Hebdo* des années 70. Personnage inculte, vulgaire et borné. Renaud nous le décrit ainsi :

*Il a des rouflaquettes un costard à carreaux
Des moustaches une casquette et des pompes en croco
Pis bien sûr chaque année y s'offre le prix Goncourt...*

Notre crémier, qui avait depuis longtemps quitté les lieux, ne présentait nullement les caractéristiques physiques et vestimentaires soulignées par l'auteur-compositeur-interprète. Achetait-il tous les ans le Goncourt ? Après tout, même si le mérite de certains est discutable, cela aurait prouvé au moins qu'il se serait intéressé à la vie littéraire de son pays et ne se serait pas contenté d'ouvrages de bas étage. Mais si nous tous, habitants des pavillons de l'Avenue Le Mignon, ruelle interdite aux voitures qui débouchait à l'angle de la rue Gramme où officiait ce commerçant, l'avions connu alors, ne l'aurions-nous pas affublé de cette appellation dépréciative ?

Ces années-là, j'étais toujours une banlieusarde se rendant au bureau tous les jours ouvrés à Paris. Une banlieue plus éloignée, plus rurale, où les terrains, les constructions, les logements étaient plus accessibles.

Bof, me direz-vous ? Eh bien non. Voilà un bel exemple d'association d'idées : B.O.F., beauf', bof, presque des homonymes, non, plus exactement le résultat d'une siglaison, une abréviation et une interjection, donc des notions entièrement différentes et pourtant qui s'associent si facilement dans nos esprits et d'ailleurs aussi sur Internet. Alors non, pas bof, pas d'indifférence. Pas non plus de jugements intempestifs !

Notre crémier, lui, avait trois enfants, les deux derniers Dominique et Daniel, jumeaux, petits copains de jeu de ma petite sœur Domi. Ils avaient deux bouilles rondes réjouissantes, difficiles à distinguer l'une de l'autre. Je les ai en photo tous les trois dans notre jardin.

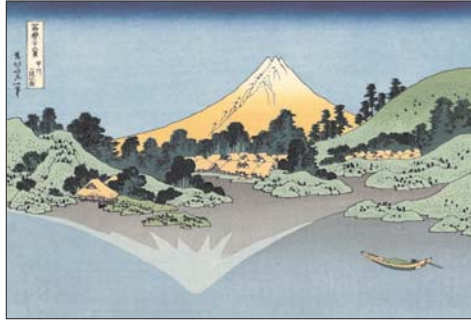
Vite perdus de vue et revus sur le petit écran : Dominique Besnehard, producteur de cinéma et acteur, un des plus grands agents artistiques de ce pays, et Daniel Besnehard, dramaturge et écrivain. Il faut croire que l'éducation prodiguée par notre couple de crémiers à leurs enfants n'était celle ni d'un B.O.F. ni d'un beauf. Moi, je suis persuadée du contraire.

Méfions-nous des associations d'idées souvent faciles, sachons dissocier. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Jules Renard : « *Il faut opérer par la dissociation, et non par l'association des idées. Une association est presque toujours banale. La dissociation décompose et découvre des affinités latentes.* » Journal, 1890.



LES ARCHIVES DU CŒUR

Hokusai



Le Fuji-Yama
vu depuis le col Misaka

– BON ON EN REPARLE, ÉTIENNE, JE T'EMBRASSE.

Judith ferma son téléphone et le posa sur la table du salon. Comme il est difficile de devenir co-responsable de ses parents.

Étienne ne voulait rien entendre, il pensait que le désordre mental dont leur mère était victime n'était que passerager, la résultante du choc. Judith partageait cette analyse, en partie.

C'était un samedi, Marlène et François Lemonnier, respectivement 74 et 75 ans, sortaient du restaurant où ils venaient de déjeuner pour fêter l'anniversaire de leur rencontre. Ils avaient mangé des *ramen* dans un restaurant japonais de la rue Sainte-Anne, un plat simple constitué de pâtes dans un bouillon à base de poisson ou de viande assaisonné à la sauce soja, celui-là même que la mère de Marlène, Keiko Watanabe, servait autrefois dans une petite échoppe à Nouméa. Elle préparait les ramen comme personne dans le quartier asiatique; son florissant petit commerce apportait un complément de revenu appréciable à la famille. Toshiro Watabane travaillait à la mine, comme son père arrivé en Nouvelle-Calédonie avec les premières vagues d'immigration japonaise à la fin du XIX^e siècle.

Marlène-Yuko Watanabe pour l'état civil, jeune femme menue à la chevelure noire de jais et aux traits délicats, venait aider sa mère en cuisine quand ses cours à l'école de secrétariat lui en laissaient le temps. Le 5 mai 1967 à 11h35, François Lemonnier écarta le rideau de perles de bambou de l'échoppe et tomba dans le regard de la jeune femme.

Il était en poste depuis trois mois en Nouvelle-Calédonie à la base militaire de Plum et découvrait chaque jour avec un émerveillement croissant le Pacifique sud.

Originaire de la Sarthe, François Lemonnier rêvait d'ailleurs aussi par besoin de fuir plus que par envie de porter l'arme et l'uniforme, il avait choisi d'embrasser une carrière militaire. Son affectation lointaine, fût-elle provisoire, lui avait déjà permis de mettre une distance salutaire avec une famille aux mœurs rurales et traditionnelles, à la pensée courte et aux us lourds.

Le jeune homme commanda un bol de nouilles. Dans une langue dont il découvrait même les sonorités, Keiko Watabane demanda à sa fille de servir et disparut dans l'arrière-cuisine. Il faisait chaud, les mains de la jeune fille étaient moites et une forme de timidité lui procurait de légers tremblements en présence d'étrangers. Ils étaient seuls dans cette petite pièce, sobre mais propre. Une reproduction d'une célèbre estampe d'Hokusai représentant le Fuji-Yama ornait un mur. Un bâton d'encens fumait près d'une fenêtre. François éloigna un moustique avec sa casquette. Marlène-Yuko sourit, ce que François interpréta comme une invitation à parler. Alors François raconta le long voyage qui l'avait mené jusqu'ici, sept jours de bateau. Marlène-Yuko ouvrait de grands yeux. La France, ce pays de l'autre bout de la terre dont l'évocation était si présente partout sur le Caillou; Paris, le Mont-Saint-Michel... Êtes-vous déjà monté à la tour Eiffel? Non, Étienne dut confier qu'il n'était jamais allé à Paris. Une moue de déception contraria le sourire émerveillé de Marlène-Yuko. À son tour François posa des questions. Êtes-vous déjà allée au Japon? Avez-vous gravi le Fuji-Yama? Non, sa famille venait de Sendai, elle n'était jamais descendue au sud de Tokyo. François fronça les sourcils et pour la taquiner imita la moue que la jeune fille affichait quelques secondes plus tôt. Ils éclatèrent de rire et quand Keiko rentra dix minutes plus tard avec une pile de bols, les deux jeunes gens conversaient comme deux amis. François citait les atlas dans lesquels il se noyait en étude à l'internat; c'est dans ces prodigieuses pages qu'il avait trouvé le sens de sa vie et aussi le courage de se détourner de son destin. Marlène-Yuko, avec une aisance qui déconcerta sa mère, racontait son quotidien et les traditions japonaises que la communauté maintenait vivaces au sein du cercle fermé des immigrés nippons. François s'approcha de l'affiche. Il n'avait jamais vu d'estampe. La bibliothèque Bernheim possédait un magnifique livre sur l'œuvre d'Hokusai. François promit d'aller le consulter lors de sa prochaine permission.

Un hasard qui n'aurait pas dit son nom, un rendez-vous qui... Toujours est-il que Marlène-Yuko Watabane et François Lemonnier se retrouvèrent une semaine plus tard à la bibliothèque Bernheim et s'émerveillèrent ensemble sur l'œuvre du grand maître. Ainsi naquit leur idylle qui dura toute la vie. Une vie de voyages au gré des affectations de François avant qu'ils ne se posent dans le sud de la France. Une vie de grande complicité, d'amour, de famille unie avec l'arrivée très vite après leur mariage de leurs enfants, Étienne et Judith; une vie riche du mélange de leurs deux cultures et de leurs traditions.

Loin de sa famille, Marlène-Yuko avait délaissé la moitié japonaise de son prénom, timide témoignage des velléités d'intégration du clan familial qui au demeurant vivait en totale autarcie dans la communauté nipponne.

François Lemonnier, fier d'avoir épousé une étrangère rencontrée à l'autre bout du monde, un séisme aux inestimables secousses en terre sarthoise, aimait à blaguer l'abandon de Yuko *Ça n'est pas le prénom qui fait la Japonaise, c'est sa façon de cuire les ramen!*

Ce samedi 5 mai 2018, Marlène et François Lemonnier étaient donc à Paris pour le week-end, leur pèlerinage en quelque sorte. Comme à chaque fois, ils monteraient à la tour Eiffel et Marlène taquinerait son époux en lui rappelant qu'il lui avait fallu qu'il vienne la chercher, elle, à Nouméa pour avoir l'idée de rendre un jour visite à *la vieille dame*. À ses pieds, ils auraient ri, se seraient

serrés tendrement, il lui aurait susurré des mots doux dans le creux de l'oreille, elle lui aurait fredonné *Sakura sakura*^{*}, cette comptine japonaise qu'il aimait tant, pour sa douceur et parce qu'avec elle il avait appris ses premiers mots dans la langue de sa bien-aimée.

Mais avant ils étaient allés déjeuner.

En sortant du restaurant Le Saporò, le trottoir était très étroit. François descendit sur la chaussée pour permettre à son épouse de croiser un passant.

Il avait suffi de quelques secondes, quelques furtives secondes. Le scooter avait perdu l'équilibre juste après la collision. Il ne l'avait peut-être que frôlé mais la vitesse avait amplifié le choc. François était tombé. Sur le côté droit, la tempe sur l'arête du trottoir, au pied d'une femme, sa femme. Tout était allé très vite. Des cris, la chute du deux-roues, et le sang qui a commencé à colorer le filet d'eau qui coulait dans le creux de la rue. Tout était allé très vite. Des cris, des voitures qui s'arrêtent, des portières qui claquent, des voix apeurées qui parlent vite dans des téléphones et puis une sirène. Un homme faisait barrage pour protéger le blessé, lui tenait la main, lui parlait. Marlène, accroupie à côté de son mari, le fixait en pleurant. Une femme tenait ses épaules et la rassurait. Marlène n'entendait rien. Dans sa tête une comptine japonaise tournait en boucle.

François Lemonnier perdit connaissance dans l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital. Jamais il ne rouvrit les yeux.

Judith montrait beaucoup d'inquiétude. Depuis le départ de son mari, Marlène avait perdu pied. Cinquante et une années de vie commune, de fusion ne lui avaient pas donné l'occasion d'être autonome. Elle était passée de la vie très protégée de la communauté des Japonais de Nouvelle-Calédonie au giron de son Français de mari. Lui si heureux de s'être affranchi d'une famille qui n'avait eu de cesse de lui reprocher son choix, elle si éloignée de ses terres d'origine, car elle revendiquait également une semi-appartenance au Caillou; ils s'étaient fabriqué un petit monde, un cocon rassurant tapissé de références culturelles multiples et mélangées. Chez les Lemonnier, on fêtait Noël selon la tradition française et, quelques jours plus tard, on rangeait le sapin pour célébrer le nouvel an japonais avec la même application, un respect équivalent des traditions. Au printemps toute la famille se réjouissait de l'éclosion des fleurs de pruniers qui précédait le *Hanami*^{*}, la fête des cerisiers.

Marlène perdait la tête. Sa pensée était désorganisée. Dans une même phrase elle abordait plusieurs sujets, passait du coq à l'âne sans qu'aucun lien ne puisse être trouvé. Si cela n'avait pas été si dramatique, si inquiétant, Judith s'en serait probablement amusée comme Félix, l'ainé d'Étienne, qui n'avait pas son pareil pour retenir les phrases absurdes de sa grand-mère et en divertir son père. Judith, elle, s'inquiétait.

Un samedi, Marlène avait été retrouvée hagarde, dans un parc, sous une pluie battante, prétendant que son parapluie s'était sauvé à la vue d'un canard près du plan d'eau. Une autre fois, elle avait fait la queue chez le médecin pendant deux heures sans avoir rendez-vous et, quand son tour était arrivé, elle l'avait remercié pour un bouquet de fleurs qu'elle avait prétendument reçu de lui et était sortie de la salle d'attente en mimant une révérence et en tirant la langue à la secrétaire. Le lendemain, à la pharmacie, elle avait demandé des *dorayaki*^{*} et, devant

l'étonnement de la préparatrice, avait tourné les talons en disant *Pardonnez-moi j'ai oublié l'ordonnance, je reviendrai l'année prochaine.*

Plus troublant encore, Marlène exprimait des sentiments d'une grande ambivalence. Ainsi elle avait éclaté de rire en apprenant le décès d'une vieille amie et avait refusé de se rendre à ses obsèques, prétextant qu'elle avait ses chaussures à cirer et qu'elle ne pouvait laisser le chantier en plan, le cirage allait sécher.

La récurrence des troubles de sa mère et l'inquiétude croissante de sa sœur, incitèrent Étienne à prendre l'attache d'un confrère psychiatre au Centre hospitalier où il exerçait en chirurgie orthopédique. Celui-ci reçut Marlène en consultation et diagnostiqua un syndrome dissociatif consécutif à un état de stress post-traumatique. Une prise en charge médicamenteuse avec un antipsychotique permettrait de diminuer les symptômes. Si le traitement n'était pas assez réactif une thérapie cognitivo-comportementale pourrait être prescrite, Marlène n'était pas encore trop âgée pour la tenter.

Étonnamment Marlène suivit son traitement avec application et, au bout de cinq semaines, une amélioration était déjà observée. Elle semblait plus cohérente dans ses propos et ne posait plus d'acte insolite. Judith et Étienne reprenaient confiance et se félicitaient d'avoir réagi rapidement. Mais un nouvel incident vint contrarier leur enthousiasme et remettre en cause l'analyse rassurante qu'ils faisaient désormais de la situation de leur mère.

Un dimanche midi, alors qu'on fêtait en famille l'anniversaire de Félix, Marlène fit une déclaration pour le moins surprenante. Hélène, la femme d'Étienne, venait de poser sur la table un magnifique gâteau au chocolat orné de dix-huit bougies. Jade la petite sœur applaudissait déjà tandis que Judith demandait une minute de pause pour immortaliser la scène avec son téléphone. Étienne venait de faire sauter le bouchon du champagne, Denis le mari de Judith approchait les coupes. *Il faudra garder une part pour François n'est-ce pas.* Chacun se composa la mine impassible de celui qui n'a rien entendu et Hélène découpa le gâteau en huit. Elle déposa les parts dans les assiettes. La tablée était joyeuse, on interrogeait Félix sur ses projets après le bac. Jade, la bouche ourlée de chocolat, demanda pour qui était la dernière part. En chœur les adultes répondirent *C'est pour la petite gourmande qui la demande!* Marlène, d'une voix solennelle rectifia *Ton grand-père te donne sa part, Jade.* Judith et Étienne échangèrent un regard inquiet.

Après le repas, la famille prit place dans le salon du jardin. Les bambous dansaient sous l'effet d'un doux petit vent de printemps. Les bourgeons des fruitiers se préparaient à éclore. Marlène offrait son visage au soleil et fermait les yeux. *Le cœur de François bat pour l'éternité* susurra Marlène avant de sombrer lentement dans un demi-sommeil.

Au fond du jardin Judith et Étienne observaient la scène.

- Mon confrère m'avait dit que le traitement ne réglerait pas tout.
- C'est étrange, cette phrase *Le cœur de François bat pour l'éternité*, elle la répète plusieurs fois par jour.
- Elle la disait déjà avant son traitement mais elle disait tellement d'autres trucs dingos qu'on n'y faisait pas attention, intervint Félix. Et en même temps c'est pas faux...
- Qu'est-ce qui n'est pas faux ?
- Eh bien que le cœur de papy François bat pour l'éternité !

- Bien sûr Félix, son souvenir sera toujours gravé en nous mais...
- Mais en plus son cœur bat toujours.
- ?
- Connaissez-vous *Les archives du cœur** de Christian Boltanski ?
- Non.
- Cet artiste a fait une collecte d'enregistrements de battements de cœur à travers le monde, afin de rassembler tous les cœurs des hommes. Les enregistrements sont conservés dans une sorte de mémorial, Les Archives du cœur, construit sur l'île de Teshima, dans la mer intérieure de Seto.
- Et ?
- Les grands-parents sont allés spécialement à Teshima lors de leur dernier voyage au Japon, il y a deux ans.

Portée par le vent, une douce mélodie flottait sur le jardin. Jade avait pris la main de sa grand-mère et chantait de sa voix pure de petite fille *Sakura Sakura*.



* *Sakura sakura*

https://www.youtube.com/watch?v=rYX_uy-INYA

* Le *hanami* (littéralement, "regarder les fleurs") est la coutume traditionnelle japonaise d'apprécier la beauté des fleurs, principalement les fleurs de cerisier (*sakura*), lorsque, à partir de fin mars ou début avril, elles entrent en pleine floraison. De nos jours, le *hanami* peut quelquefois aussi se résumer à profiter de cette saison pour pique-niquer, discuter, chanter sous les cerisiers en fleur. Cette coutume est au printemps ce que *momijigari*, l'observation de *koyo* (le changement de couleur des feuilles), est à l'automne.

* Le *dorayaki* est une pâtisserie japonaise composée de deux pâtes en forme de pancake enveloppant une garniture de pâte de haricot rouge. La pâtisserie est au centre de l'intrigue du roman *Les Délices de Tokyo* de Durian Sukegawa dont a été tiré le film *Les Délices de Tokyo* de Naomi Kawase, sorti en France début 2016.

* *Les archives du cœur* de Christian Boltanski

<https://inferno-magazine.com/2011/10/05/boltanski-les-archives-du-coeur/>

LE JOYAU ET SON PORTEUR

SÉQUENCE 1 : L'ÂME PERDUE DE L'ENFANT

La maison de ses aïeux était adossée à une chapelle romane du XIII^{ème} siècle, au flanc d'une colline surplombant deux vallées qui s'ouvrent sur la Baie des Anges. Son ancêtre Marie-Gabrielle, fervente catholique, avait choisi ce lieu pour y construire ce qu'elle a appelé l'ermitage Saint-Georges, du nom de feu son mari. Georges était parti dans la fleur de l'âge. Tous les dragons ne peuvent être vaincus. Pour l'anecdote, on racontait que chaque matin, dès potron-minet, Marie-Gabrielle se rendait à la messe. Elle descendait la colline pour ensuite pénétrer dans le village jusqu'à l'église. En bas du chemin, au carrefour que l'on nomme le rond-point Sainte-Claire, parfois, l'attendait un homme, accoudé à sa balustrade, la clope au bec, la nuit sans sommeil. Un de ces communistes. Il l'attendait juste pour se marrer, l'invectiver, convaincu et goguenard, ivre peut-être. « Grenouille de bénitier », crachait-il quand elle passait, « Mécréant » sifflait-elle, méprisante et austère. Ce n'était pas un jeu, c'était de la politique ! L'ermitage devait être pour Marie-Gabrielle, veuve mystique, son « Meryem Ana ». Ce le fut, puis ce devint le lieu d'attache et de rassemblement de sa famille. C'était un bel endroit, de nombreux touristes empruntent encore son chemin qui mène vers le musée d'art local, site réputé, ou simplement pour admirer la vue sur le village. Il n'est pas rare que certains d'entre eux s'agrippent à la grille de la chapelle afin de tenter d'y voir ce qui reste des fresques murales, des scènes des Évangiles peintes par Marie-Gabrielle elle-même. Le fait est qu'il y fait assez sombre, dans cette chapelle construite pour garder la fraîcheur et rendre ainsi plus douce l'oraison sous le soleil de Méditerranée. Elle n'est d'ailleurs ouverte, de plein air, qu'en quelques endroits : la grille d'entrée à l'occident que la lumière rasante du crépuscule, empêchée par les collines alentours, n'arrose que le temps d'un bonsoir ; une ouverture basse au nord, que seul un enfant pourrait pénétrer en se tortillant et qui donne sur une allée étroite et pierrée, bordée de hauts murs que ne percent jamais les rayons du soleil. C'est de là que vient la fraîcheur. Enfin, une ouverture, en arc, au pied de la façade sud par où la chaleur s'extirpe quand le vent se lève. Elle est donc bien peu accessible, cette chapelle, et il fallait se tordre le cou ou comme ficeler sa tête contre les barreaux de la grille pour pouvoir contempler un peu de ce qu'elle abritait : une mine de bijoux. À certaine heure du jour, les rayons de l'astre passait pour éclairer une vierge, une dame bleue peinte, drapée dans une aura blanche très lumineuse. Elle se tenait gracieuse et bienveillante sur le mur de l'Orient, aussi brillante qu'une étoile levée sur un chemin de roche escarpé. Son reflet illuminait jusqu'au mur nord le tableau des noces de Cana où, accroupi au pied de l'amphore, se tenait un jeune échanson, dont le visage avait les traits de son grand-père enfant, l'un des fils de Marie-Gabrielle. Qu'il était pur et fidèle ce visage d'enfant au regard illuminé, attentif, qu'il était beau simplement éclairé par l'étoile radieuse, que sa main était forte et jeune qui serrait l'anse de l'amphore, prête à servir les coupes, que sa tenue était sage, immobile et serviable, touchée par le doigt de lumière, le reflet de l'étoile bleue... Et comme l'âme de l'enfant était en communion avec

celles de ses ancêtres, quand, s'étant infiltré par la lucarne et faulé au pied de l'autel, il cherchait l'heure de la lumière, et que la cherchant, il la trouvait... C'est lors d'une de ces visites clandestines qu'il reçut le joyau, de la sorte que la cendre ne sait pas cacher, un don de la divine vierge. Hélas, la chapelle a pris l'eau... Au fil des années, un pan de mur s'est effrité, et les couleurs de ses fresques n'ont plus l'éclat d'antan. Certaines se sont effacées. Son enfance était passée elle aussi et sa pureté et sa beauté. Son chemin est devenu plus escarpé et les pans de l'édifice ancestral continuent de s'écrouler. Le porteur s'est abîmé et le joyau a perdu son éclat, comme les pierres de la chapelle se dissocient...

SÉQUENCE 2 : LA MORT DANS L'ÂME

Il n'avait plus ni peur, ni doute. Chaque geste était efficace et définitif. L'homme bête entre ses mains s'était affaissé, sans vie et les tripes à l'air. Le porteur jeta un regard à sa victime dont il avait accompagné la chute de la dépouille pour limiter tout bruit : ce n'était plus une personne mais un cadavre, une enveloppe absurde. Il enchaîna toutes les phases de sa fuite comme elles avaient été prévues, machinalement. Mais il était animé par un sentiment de puissance extraordinaire. Sa volonté avait été celle de Dieu et ses actes avaient donné la mort. Il venait de gagner le plus dangereux des pouvoirs et personne ne le saurait jamais, mais il le portait en lui à présent. L'ivresse qu'il ressentait dans cet instant était l'effet de la terrible transformation que sa nature venait d'accomplir. Seul, il avait trouvé, jugé et exécuté le monstre. Les raisons de son esprit avaient suffi. Parvenu au sommet de la colline, il se retourna. Aucune alerte n'avait encore été donnée. C'était presque trop évident. Il s'aperçut alors que le ciel de la nuit était éclairé par une lune blanche pleine et éclatante. Si cela avait facilité son chemin, on pourrait aussi le repérer. Cette lumière imprévue l'incommoda et il en éprouva une certaine répulsion. Les vêtements qu'il avait laissés l'attendaient toujours. Ayant rajusté son turban, il se drapa d'un « patou » de laine sombre. Puis il s'engouffra dans les ténèbres. On ne le rattrapa pas, on ne le connut pas. Il avait rejoint le rang des colonnes de l'ombre. Il ne fut pas étonné plus tard, l'ivresse passée, que le joyau soit devenu pierre inerte et opaque.

SÉQUENCE 3 : L'ÂME RÉVEILLÉE

Il advint un jour que le porteur eut à visiter la principale prison centrale d'Afghanistan, la centrale de Pul-e Charkhi, près de Kaboul. Un immense bâtiment de béton, érodé par les combats saisonniers, et qui a vu se jouer tout ce que l'Afghanistan peut imaginer en termes de crimes et de peines. La visite se déroulait au nom du droit humanitaire international et faisait suite à une insurrection des détenus quelques jours avant. Il y avait eu plusieurs morts y compris du côté des autorités et de nombreux blessés. Il était un de ses rares étrangers à se débrouiller en pashto, la langue majoritairement parlée par les détenus actuels de la prison. On le poussa donc seul devant un bloc de cent cinquante détenus, celui du soulèvement. Le gardien ferma la grille derrière lui et, le cliquetis des clefs du maton lui indiquant qu'il n'avait plus le choix, il rechercha ses premiers interlocuteurs dans les couloirs du bloc. Toutes les cellules étaient ouvertes et les détenus s'étaient organisés. Cellules commerces pour cantiner, points d'eau pour les ablutions, latrines bricolées. Il fut rapidement guidé vers une cellule en plein cœur du bloc, aménagée de

tapis et de coussins. Les vrais maîtres du bloc l'y accueillirent. L'ambiance était poisseuse et les parfums âcres. On lui servit un thé correct dans un verre propre et l'entretien commença. Il ne souhaitait que d'aller vite. Il ne s'agissait que d'attester des conditions de détention et de comprendre l'insurrection de la veille. La population incarcérée ici était assez mélangée : prisonniers de guerre, fous, endettés, criminels, terroristes sans valeur de renseignement... Tout ce qui gênait ou avait pu gêner, sans le sou ou les armes pour se le permettre, ceux qui s'étaient fait prendre, en conséquence sans avoir le bonheur de mourir, se trouvait là. Le bloc résonnait d'un vacarme assourdissant des paroles, des cris et des objets manipulés. La tension était encore haute et très palpable. Il en avait le front et les mains moites. Le travail était plus ardu qu'il ne l'aurait voulu. Il enchaînait les entretiens et se sentait lui aussi très tendu. En altitude le jour tombe vite. D'un geste large, les montagnes se couvrirent d'un voile pourpre. S'excusant sèchement, ses interlocuteurs se levèrent. Presque instantanément le tohu-bohu cessa. Le silence s'installa brutalement. Le silence ? Pas tout à fait. Le clapotis des ablutions, le tintement des pots de fer blanc et les pas lents des détenus venaient le révéler. Les détenus s'installèrent dans l'espace central, prêts à la prière. Devant tous un jeune homme était positionné, très jeune, encore glabre et les yeux soulignés de khôl. Dans la lumière rasante du jour finissant, il entonna d'une voix d'ange la grandeur d'Allah. C'était du cristal. Tous le suivirent, plongeant dans une première harakat pour embrasser le sol, à l'unisson feutré des froissements d'étoffe. Oubliées les peines et les senteurs âcres. Les tensions n'existaient plus. La vie humaine et son chant s'affirmaient dans la plus grande des précarités, au cœur de ces couloirs de béton où la mort a son royaume, où l'oubli règle un jour le sort de chacun. Son joyau se réveilla en une lueur comme le souffle léger du vent du soir, comme le regard qu'il avait pudiquement tourné à travers la grille vers les montagnes et la promesse d'une nuit sans lune.

SÉQUENCE 4 : LA MORT DANS L'ÂME

Hajji Sadeq était un homme de haute stature et chacun de ses gestes révélait une nature d'une haute noblesse humaine. Il n'avait pas plus de trente-cinq ans, mais paraissait sans âge. Il était comme couronné de son turban, portant longue barbe, et quand il se déplaçait, toujours accompagné de deux ou trois hommes qui lui étaient grandement dévoués, nul qui l'aurait croisé n'eût pu faire autrement que de s'arrêter à le regarder. Il souffrait grandement de blessures et de maladies qu'une vie dans les montagnes en guerre lui avait infligées. Elles lui imposaient le port d'un corset, et l'ensemble lui donnait une allure altière imposante. Il ne se plaignait pas de ses souffrances physiques. Il gardait toujours dans le regard une lumière profonde et bienveillante qui imposait le respect autant qu'elle fascinait. La guerre, il l'avait connue toute sa vie et pour lui elle n'avait pas été l'occasion de combats, mais d'apaiser sans relâche les souffrances de ses frères musulmans, quel que soit leur bord politique. Le soin des autres et la gloire de l'islam étaient sa seule vocation. Il parlait peu, toujours à propos. Il dormait peu et priait beaucoup, outre les cinq prières canoniques quotidiennes auxquelles il ne manquait sous aucun prétexte. La religion de Hajji Sadeq était d'une foi radicale que rien ne pouvait ébranler. Aucune des horreurs du monde n'avait su l'en détourner et il était vierge de tout cynisme. C'était un musulman intégriste et surtout intègre. Par ses intentions et ses actes, il

démontrait, chaque jour qu'Allah lui accordait de vivre, à quel point Dieu est très Clément et très Miséricordieux. Sa vie d'homme avait commencé à seize ans. Son père et tous les hommes plus âgés de sa famille avaient été assassinés. C'est ainsi qu'il devint chef de famille. Sa première décision fut de partir en pèlerinage à La Mecque. Seul, sans le sou, sans documents de voyages. Il parvint cependant en territoire saoudien où la police eut vite fait de l'incarcérer. Il accepta son sort, la volonté de Dieu, et passa trois mois plein dans une geôle. Il mit ce temps à profit pour apprendre l'arabe. Et ce fut une révélation pour lui de comprendre la parole coranique. Un riche Saoudien visita un jour la prison pour distribuer l'aumône et faire acte de charité auprès des détenus. Il fut intrigué par cet adolescent étranger et, lui ayant parlé, fut touché par son histoire, son courage et sa foi. Usant de son influence, il permit sa libération, le vêtit et lui finança le pèlerinage complet. Quand tout fut accompli et que vint le temps du retour en Afghanistan, le riche Saoudien demanda à Hajji Sadeq quelle serait sa deuxième décision. Il lui répondit qu'il voulait rebâtir la mosquée de son village. Le Saoudien lui demanda avec quels moyens. Hajji Sadeq confiant lui répondit que Dieu y pourvoirait. Ce qu'il fit : lorsque Hajji Sadeq prit l'avion de retour, il avait en main l'argent nécessaire à la reconstruction de la mosquée, don de son bienfaiteur. Elle fut rebâtie en une année et porte depuis le nom du riche Saoudien. Depuis, la vie de Hajji Sadeq se déroulait dans une succession d'actes de dévotion et de charité fraternelle portée à ses frères musulmans partout où la misère les éprouvait. Quand Hajji Sadeq et le porteur du joyau se rencontrèrent, ils vécurent un moment de reconnaissance mutuelle. Une immédiate fraternité naquit entre eux, un profond sentiment d'amour. Ils surent que leurs destins seraient liés au-delà même de ce monde. Les rares passages de Hajji Sadeq à Kaboul, où le porteur du joyau vivait alors, furent l'occasion de longues nuits sans sommeil au cours desquelles Hajji Sadeq révéla au porteur la clémence divine et offrit à son esprit le goût des fruits les plus exquis et des parfums les plus purs des fleurs du paradis d'Allah. Ce fut pour le porteur une révélation bouleversante. Au cœur d'une des sociétés les plus sauvages et soumises aux horreurs de notre temps, la foi de Hajji Sadeq lui avait permis d'explorer dans ses méditations les jardins de la félicité. Il avait gardé intacte et active la foi de l'enfant. Elle le conduisait à vivre le paradis avant le jugement. Hélas le porteur du joyau n'était plus en mesure de l'y rejoindre. Alors, comme ils sentaient que leur amour ne se réaliserait pas dans la fraternité de l'islam, les deux amis prirent leur distance. Lorsque le porteur quitta Kaboul, il revit une dernière fois Hajji Sadeq. Ils savaient que l'un était voué à l'enfer et l'autre au paradis. Ils ne se dirent donc pas adieu. Mais au moment de se séparer, le porteur remit dans les mains de Hajji Sadeq le joyau et lui demanda de ne jamais le lui rendre. Hajji Sadeq, profondément triste pour la première fois, s'y engagea. De retour chez lui, sortant le joyau de la poche de son gilet, il trouva que la gemme rayonnait d'une lumière qu'il n'avait pas remarquée en la recevant. Il la plaça près de sa poitrine et elle ne le quitta plus.

